Cahiers de la Méditerranée

81 | 2010
La Grande Guerre en Méditerranée

De Tunis à l'Orient : la Grande Guerre de Victor Sebag

Philippe Landau

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/cdlm/5567
DOI : 10.4000/cdlm.5567
ISSN : 1773-0201

Éditeur
Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 15 décembre 2010
Pagination : 191-204
ISBN : 2-914561-53-2
ISSN : 0395-9317

Référence électronique
Philippe Landau, « De Tunis à l'Orient : la Grande Guerre de Victor Sebag », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/cdlm/5567 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cdlm.5567

© Tous droits réservés

De Tunis à l'Orient : la Grande Guerre de Victor Sebag

Philippe Landau

Étudier une correspondance de guerre privée, destinée à des proches (parents, épouse ou ami), révèle souvent au chercheur des informations complémentaires à l'histoire officielle. Elle permet d'appréhender une réalité humaine par-delà les faits d'armes et la mort omniprésente, de saisir plus ou moins l'instant vécu (ce qui n'exclut pas l'autocensure chez son auteur, soucieux de tranquilliser les êtres chers de l'arrière) et de comprendre en partie la psychologie du combattant, enfin face à lui-même. Il sort alors de l'anonymat des tranchées pour devenir ce qu'il a toujours été : un homme.

Chaque lettre envoyée doit donc être considérée comme une photographie car elle traduit un moment précis de la condition morale et matérielle dans laquelle se trouve le soldat, bien loin de son milieu et de ses habitudes. Si sa qualité peut être discutable au regard de l'historien, elle est un témoignage unique au même titre qu'une photographie qui « acquiert un peu plus de la dignité qui lui manque, quand elle cesse d'être une reproduction du réel et nous montre des choses qui n'existent plus »[1]. Ni récit ni journal, comme le note Jean-Norton Cru, toute correspondance renferme ce privilège de « donner la certitude que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venue modifier le récit ou la pensée »[2].

Aussi, la correspondance de Victor Sebag adressée à sa femme est-elle unique à plus d'un titre. Tout d'abord, elle est complète et compte environ 460 lettres et cartes postales rédigées depuis sa mobilisation en mai 1915 jusqu'à la fin du mois de novembre 1918[3]. De surcroît, elle est interactive car elle est complétée par les lettres envoyées de sa femme, ce qui permet de mieux comprendre les espoirs et les déceptions de l'un et de l'autre tout en saisissant certains faits qui ont lieu aussi bien au front qu'à l'arrière. Il est désormais possible de connaître la vie quotidienne d'un couple séparé pendant la guerre. Elle est aussi originale car

1. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1955, p. 764.
2. Jean-Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 491 (1re édition parue à Paris, Les Etincelles, 1929).
3. Nous tenons particulièrement à remercier Madame Renée Sebag, sa petite-fille, pour nous avoir confié ce fonds inestimable.

elle provient d'une famille d'Afrique du Nord, plus particulièrement de Tunisie. Si maintes correspondances familiales de métropole ont été étudiées et publiées, il en est autrement pour celles provenant des colonies, d'où son importance car elle émane d'un Tunisois récemment naturalisé, pour qui la France a toujours été le modèle démocratique par excellence. De plus, il s'agit d'un témoignage du front Est, ce qui est rare[4]. Peu de correspondances nous sont parvenues des Dardanelles alors que les combats furent aussi meurtriers que ceux de la Somme et de Verdun. Ce front, quelque peu oublié, retrouve ici sa place légitime dans l'histoire méditerranéenne de la Grande Guerre. Enfin, les lettres sont écrites par un homme conscient de sa condition juive, ce qui explique ses réactions face à l'antisémitisme, souvent fréquent dans les régiments coloniaux. Sans prétention intellectuelle et sans revendication patriotique particulière[5], cette correspondance est intimiste mais avec une grande pudeur, sans doute conditionnée par l'éducation bourgeoise du couple. Néanmoins, elle n'échappe pas à la confidence amoureuse comme si la guerre, l'horreur et la mort ravivaient et confirmaient les sentiments tus au cours d'une existence autrefois paisible[6].

Afin de parfaire l'étude, nous tenterons de mettre en parallèle cette correspondance avec celles de quatre israélites métropolitains (Jean-Richard Bloch, Sylvain Halff, Robert Hertz et Jules Isaac), issus d'un milieu bourgeois et lettré, mariés et pères de famille.

« Le rêve de toute une vie »

Né à Tunis en 1878, Victor Sebag appartient à une ancienne famille tunisienne. Ses grands-parents sont déjà attachés à la culture française. L'un de ses aïeux a d'ailleurs contribué à l'édification du temple hispano-portugais parisien en 1877[7]. Très tôt, il est animé par le désir d'obtenir la nationalité française. Devenu bachelier en lettres et philosophie en 1897, il poursuit ses études de droit à Aix-en-Provence puis une licence de lettres. Cette expérience universitaire lui fait davantage apprécier la culture du pays des droits de l'homme, même si l'affaire Dreyfus a divisé l'opinion. Dès 1905, au moment où il se marie avec Marietta Attal, il a la ferme intention d'être naturalisé alors que les conditions pour y parvenir sont sélectives. Il doit attendre le décret du 3 octobre 1910 pour prétendre à cette possibilité qui prévoit quatre moyens pour y parvenir : l'engagement volontaire dans

4. Citons notamment Jérôme Carcopino, *Souvenirs de la guerre en Orient, 1915-1917*, Paris, Hachette, 1917 et Ricciotto Canudo, *Combats d'Orient*, Paris, Hachette, 1917. Victor Sebag le prend en exemple pour sa bravoure : « Nous avons été toujours et partout ensemble. Ce qu'il a fait, je l'ai fait ; ce qu'il a vu, je l'ai vu. » (Lettre du 10 décembre 1916).
5. Contrairement aux correspondances de Robert Hertz, *Un ethnologue dans les tranchées (août 1914 - avril 1915). Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice*, Paris, CNRS Éditions, 2002 et de Raoul Bloch, *Lettres du capitaine Raoul Bloch*, Paris, Imprimerie Lahure, 1916.
6. Christophe Prochasson, « Une écriture dans l'action : Jean-Richard Bloch soldat épistolier », dans Annie Angremy et Michel Trebitsch (dir.), *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, p. 218.
7. Élie Balmain et Philippe Landau, *Buffault. Mémoire et Traditions du Temple Hispano-Portugais*, Paris, Éditions Balmain, 2010, p. 24.

l'armée, le titre de docteur (en droit ou en médecine) ou deux licences, le mariage avec une Française ou des services exceptionnels rendus à la France[8]. Finalement, il obtient la naturalisation le 17 juin 1914 alors qu'il est avocat au barreau de Tunis. À peine 26 israélites ont bénéficié de cette faveur entre 1910 et 1914[9]. Pour Victor Sebag, l'obtention du titre de Français est une profonde satisfaction, mieux, le « rêve de toute une vie », comme il l'écrit à sa femme en pleine guerre[10].

Lorsque le conflit éclate, le couple a déjà trois enfants et, malgré son âge (36 ans), Victor Sebag est mobilisable puisque les hommes de vingt à quarante-huit ans le sont. Il sera versé dans l'armée d'active, c'est-à-dire envoyé sur le front, même s'il est de droit réserviste, car après les offensives meurtrières de 1914 le pays a besoin de combattants[11]. Sans doute l'entrée en guerre l'a-t-elle surpris comme tant de ses concitoyens, mais c'est en patriote résigné et conscient de l'enjeu politique qu'il entend faire au mieux son devoir, sans excès et sans haine. Contrairement aux autres soldats et à la propagande, il emploie épisodiquement l'expression de « Boche » ou de « barbares » pour désigner l'ennemi. Son patriotisme se distingue de celui de ses coreligionnaires originaires d'Alsace et de Lorraine[12]. Aussi attend-il le jour de son départ, convaincu encore que le conflit sera de courte durée alors que la guerre de position devient une réalité sur le front français. Certes, en Tunisie, la conflagration est ressentie différemment qu'en France. Néanmoins, il est témoin de la résurgence de l'antisémitisme à Tunis, lorsque la presse locale accuse les Juifs de ne pas faire leur devoir. Or, s'ils sont sujets du Bey, ils ne sont pas incorporés dans son armée, réservée aux musulmans ; de même, ils ne sont pas français. Pourtant, certains ont répondu à l'appel de la patrie, nullement pour régler une « dette de reconnaissance », comme c'est le cas pour certains Juifs algériens et immigrés, mais tout simplement pour défendre la grandeur civilisatrice de la République[13].

Le 12 mai 1915, Victor Sebag quitte le dépôt de Bizerte pour embarquer sur le paquebot *La Lorraine*, qui assurait autrefois la liaison Le Havre - New-York. La guerre sous-marine fait rage et c'est avec appréhension que le zouave du 1er régiment de marche d'Afrique traverse la Méditerranée en direction de la Crète, durant quatre jours, avant d'atteindre les côtes de la péninsule de Gallipoli où les troupes françaises sont déjà présentes avec leur allié britannique. Comme nombre de Français du Maghreb, il est versé dans un régiment de zouaves, dont un sur quatre stationne en Tunisie avec trois bataillons d'Afrique et un régiment de chasseurs[14]. Dans ce protectorat, près de 10 000 citoyens, en plus des troupes

8. Armand Maarek, « La politique française à l'égard des Juifs de Tunisie sous le protectorat (1910-1923) », dans Claude Nataf (dir.), *De Tunis à Paris. Mélanges à la mémoire de Paul Sebag*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2008, p. 37.
9. Philippe Landau, « Les Juifs de Tunisie et la Grande Guerre », *Archives Juives*, n° 32/1, 1er semestre 1999, p. 41.
10. Archives Victor Sebag (désormais V.S), lettre du 8 octobre 1917.
11. Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, p. 335.
12. Philippe Landau, *Les Juifs de France et la Grande Guerre. Un patriotisme républicain*, Paris, CNRS Éditions, 2008 (1re édition, 1999), p. 26-30.
13. Voir Philippe Landau, « Les Juifs de Tunisie et la Grande Guerre », art. cit., p. 45-46.
14. Jacques Frémeaux, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples*

indigènes, seront mobilisés durant quatre années. Contrairement aux premiers mois du conflit, les hommes ne sont pas envoyés en métropole pour y poursuivre une formation militaire à Marseille ou à Paris afin de rejoindre la Somme et la Lorraine, mais sont dirigés directement vers la zone balkanique. Depuis octobre 1914, l'Empire ottoman est aux côtés des puissances centrales et menace désormais les intérêts britanniques en Méditerranée. Un autre enjeu apparaît. Pour le Royaume-Uni, il faut éviter que l'allié russe puisse avoir le contrôle de cette région qu'il convoite depuis longtemps. Aussi, dès le mois de janvier 1915, le premier lord de l'Amirauté Winston Churchill prévoit-il d'attaquer la Turquie avec l'occupation des détroits des Dardanelles et du Bosphore. Des percées britanniques ont lieu en mars mais se soldent par un échec, notamment maritime. Il en est de même à Seddul Bahr, lorsque les troupes françaises viennent à la rescousse et commencent à débarquer sur la presqu'île de Gallipoli en avril pour soutenir leur allié. Victor Sebag fait ainsi partie des seconds renforts, tandis que les armées ennemies ont déjà pris position dans cette région montagneuse avec les tranchées.

« Nous marchons dans l'inconnu »

Si, au cours de la traversée, Victor Sebag avait eu l'impression de faire une croisière, comparant les paysages à ceux de la Tunisie, il en est autrement lorsque les troupes débarquent. À peine arrivées le 16 mai, elles sont dirigées à l'arrière des lignes de feu et le soir, les hommes font connaissance avec la réalité de la guerre : « Les obus éclatent sur nos têtes et les balles sifflent à nos oreilles »[15]. Ce premier contact indirect avec l'ennemi est fréquent. Le normalien Robert Hertz, marié et père d'un enfant, décrit à peu près la même situation. Dans la tranchée depuis quelques jours, il ne connaît que la canonnade qui « ne discontinuait pas pendant des jours entiers et paraissait nettement se rapprocher de nous »[16].

Affecté à la 14e escouade, Victor Sebag comprend qu'il doit s'adapter à la vie militaire avec des camarades venus d'horizons différents. Alors qu'à Tunis il fréquentait principalement les milieux israélite et bourgeois, le voici maintenant confronté aux Français métropolitains et aux colons. Sur les quatorze hommes de l'escouade, cinq sont cultivateurs, trois travaillent dans l'artisanat et trois sont employés. Il est le seul diplômé et semble souffrir de « n'avoir pas d'amis, pas de personnes de votre milieu, de votre condition sociale avec qui causer »[17]. D'esprit indépendant, il n'essaie alors pas de se rapprocher de ces soldats. Il est vrai qu'il ne partage pas leur goût pour la boisson ou leur mépris à l'égard des troupes indigènes. Sans doute, à ce moment, Victor Sebag n'a-t-il jamais véritablement connu les milieux populaires et leur mentalité, ce qui n'est pas le cas des israélites de métropole, intégrés depuis longtemps à la société française. Les historiens

d'Outre-mer, Paris, 14-18 Éditions, 2006, p. 27.

15. V.S, lettre du 16 mai 1915.
16. *Un ethnologue dans les tranchées…*, *op. cit.*, p. 47.
17. V.S, lettre du 29 mai 1915.

Jules Isaac et Marc Bloch, comme Robert Hertz, apprécient la vie difficile des tranchées grâce à la camaraderie qui y est développée. Pour eux, la guerre rapproche les hommes. À peu près du même âge que Victor Sebag, marié et père de deux enfants, Jules Isaac considère que cette intimité des gradés et des hommes est « un élément de force morale qui, dans une armée comme la nôtre, est presque essentiel ». Il estime qu'il s'agit d'un héritage « de la tradition démocratique et de la passion égalitaire », une égalité à la fois devant la loi mais aussi devant le danger[18].

Dans l'attente de l'action, le zouave Sebag s'ennuie. Les divertissements intellectuels sont inexistants. Il n'y a pas de bibliothèque et les interlocuteurs intéressants sont rares. Il a déjà l'impression que les troupes sont abandonnées par le commandement et que les hommes sont livrés à eux-mêmes entre canonnades et silence, ordres et contre-ordres : « Nous vivons isolés du monde. Nous ne connaissons pas les communiqués officiels. » Ce sentiment d'abandon ou de désinformation est cruellement vécu par les combattants qui ont l'impression « d'être un grain de poussière, de n'avoir même pas le droit de réfléchir, de discourir, de juger ou même simplement de connaître des événements »[19]. Il est amplifié avec les rumeurs et les fausses nouvelles qui seront étudiées après la guerre par Marc Bloch[20].

Dès le début juin, son régiment gagne la première ligne du front. Le 5, à l'aube, Victor Sebag connaît enfin le baptême de feu. Il participe à une attaque, baïonnette au canon, et avant d'en faire le récit à sa femme, il a soin de préciser que « cette vie est conforme à mon tempérament car j'aime le danger, j'aime le risque »[21]. Comme tant de combattants, il souhaite rassurer ses proches mais ne peut s'empêcher de décrire l'opération. Il semble même étonné par son attitude guerrière d'où la nécessité de l'évoquer :

> Je pris part à un assaut à la baïonnette qui nous rendit maîtres de deux tranchées ennemies. Quel spectacle inoubliable ! Vivrais-je cent ans, je n'oublierai jamais cette journée. On ne sait jamais ce dont on est capable, que lorsqu'on a subi l'épreuve des réalités.

Sorti sain et sauf après avoir conquis deux tranchées avec d'autres escouades, il ne mentionne ni la peur ni le danger comme s'il avait réussi à les dominer au cours de l'attaque. Quelques mois plus tard, le 22 octobre, après une offensive très meurtrière à la frontière bulgare, il confie à son épouse : « J'ai constaté encore une fois que je n'étais ni ému ni impressionné. J'allais au feu comme à une fête »[22]. Il est félicité pour sa bravoure par son lieutenant et en tire une certaine fierté. Il réitère sa pensée les mois suivants alors qu'il sait sa femme inquiète, même si elle

18. *Jules Isaac. Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 79.
19. *Un ethnologue dans les tranchées…*, *op. cit.*, p. 85.
20. Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, tome 33, 1921, p. 13-35.
21. V.S, lettre du 6 juin 1915.
22. V.S, lettre du 6 novembre 1915.

tente d'atténuer ses craintes dès les débuts de l'épreuve : « Je me fais une idée de la vie que tu as dû mener dans les tranchées de première ligne, mais je suis sûre qu'à l'heure qu'il est tu es complètement aguerri et qu'avec ton moral, on surmonte tout »[23].

La guerre révèle-t-elle à Victor Sebag un autre aspect de sa personnalité ? Certainement ! Il reconnaît d'ailleurs que l'expérience l'a transformé. Désormais, avec la confrontation permanente à la mort et au danger, il relativise chaque moment et chaque aspect de la vie, mais il reconnaît que « l'existence que j'y menais avant la guerre (à Tunis) me paraît maintenant petite, mesquine et plate. Comme l'horizon s'est élargi et comme il s'est éclairci »[24]. Beaucoup de combattants ne ressortent pas indemnes de l'épreuve. Après avoir connu une attaque allemande, Jean-Richard Bloch écrit à Romain Rolland : « Ces quelques heures m'ont donné une expérience nouvelle de la vie, de la mort, de la fatigue, de la soif, de cet unique précaire qu'est l'individu »[25]. Devons-nous considérer avec Freud que la guerre libère les pulsions destructives de l'homme en apparence civilisé et que les Européens « ne sont pas tombés aussi bas que nous le craignions car ils ne s'étaient pas du tout élevés aussi haut que nous l'avions cru »[26] ? Dans ce cas, Victor Sebag est une victime comme des millions d'autres dans la mesure où la violence suscitée par les combats a réveillé en lui les pulsions les plus primitives. Avec la banalisation de la mort, puisque de masse, avec le désir total de l'anéantissement de l'ennemi, avec l'horreur des tranchées et des massacres inutiles, avec les traumatismes et les visions sans cesse répétées pendant des mois sinon des années, la guerre, en brutalisant les hommes, les aurait déshumanisés[27].

La guerre s'enlise et la victoire française est lointaine. Amèrement, il constate que « le gentleman élégant de 1914 est bien loin ». Le voici en proie à l'ennui, fumant beaucoup et jurant contre le froid, la boue et la pluie : « L'ennemi du soldat en campagne, ce n'est ni le Boche ni le Bulgare. Le grand malheur du Poilu, c'est la pluie »[28]. La séparation familiale lui pèse et son moral baisse au fil des jours. Il fait déjà un compte funèbre après trois mois passés en première ligne. Sur les 1 400 hommes partis de Tunisie au printemps 1915, il n'en reste plus que 150. Il se considère alors comme « un vétéran, un vieux poilu, un des rares survivants de cette guerre si meurtrière », et se sent inutile puisque « ce qui rend notre situation si terrible, c'est cette incertitude, cette indétermination. Nous sommes, nous vivons et nous marchons dans l'inconnu »[29].

23. V.S, lettre de sa femme du 10 juin 1915.
24. V.S, lettre du 10 août 1916.
25. *Deux hommes se rencontrent. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910-1918)*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 267.
26. Sigmund Freud, « Considération actuelle sur la guerre et la mort », dans *idem*, *Anthropologie de la guerre*, Paris, Fayard, 2010, p. 277.
27. Sur la brutalisation de la guerre, consulter George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999 ainsi que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
28. V.S, lettre du 30 mai 1916.
29. V.S, lettre du 10 septembre 1915.

« Il y a ici un antisémitisme »

Laïque, attaché aux valeurs de la République, se considérant comme Français israélite, le zouave Sebag ne fait pas grand cas de son judaïsme et ressemble à ses coreligionnaires métropolitains qui, détachés de la tradition religieuse, n'affirment pas leur particularité. Pour le corps expéditionnaire en Orient, le rabbin Josué Prenner est l'aumônier israélite en titre et veille aux besoins religieux de nombreux fidèles, notamment algériens. À cet effet, le rituel de prières *La Tefila du Soldat* est distribué aux combattants et des offices ont régulièrement lieu même sous les bombardements comme en témoigne une lettre de l'aumônier au grand rabbin de France Alfred Lévy : « Quelques obus qui éclatent à 30 ou 40 mètres font baisser le ton à plusieurs d'entre nous : la prière du soir vient de commencer lorsqu'un sifflement sinistre nous fait courber l'échine »[30].

Victor Sebag, qui se juge « mécréant » puisqu'il ne pratique pas et n'assiste pas à la fête de Yom Kippour, reste cependant méfiant à l'égard du rabbin et des coreligionnaires qui souhaiteraient l'entraîner dans leur foi. Avec ironie, il s'étonne par exemple de l'attitude d'un sergent israélite qui « s'était mis dans la tête de me convertir »[31]. Ceci ne l'empêche pas de discuter avec le rabbin Prenner sur des sujets religieux ou d'être sensible à l'identité juive. Ainsi, lors d'une permission de deux jours à Salonique en mars 1916, il est étonné par le respect du chabbath qui ponctue la vie du quartier juif :

> Je suis passé par la rue Venizelos un samedi : elle était déserte et tous les magasins étaient fermés. C'est que dans le bassin de la Méditerranée, il n'existe pas une ville où la population renferme une proportion de Juifs aussi forte[32].

Lors de l'incendie qui s'est produit entre le 18 et 20 août 1917 et qui a détruit plusieurs quartiers juifs, laissant 50 000 personnes sans abri, il a assisté « à des scènes lamentables, déchirantes ». La « Porte de l'Égée » est sinistrée et il compare les ruines à celles de Pompéi[33].

Sur le front, il demande régulièrement à sa femme des informations sur l'engagement volontaire et la mobilisation des israélites. Il évoque également certaines fêtes, comme celle de Yom Kippour 1916 où la communauté de Salonique a offert un dîner à tous les soldats alliés. Ils étaient plus de deux cents « des Français, des Anglais, des Italiens, des Russes et des Serbes ». Il se décide enfin à participer au premier soir de la Pâque juive, en allant à la grande synagogue de la ville. C'est l'occasion pour lui de faire connaissance avec des Juifs indiens[34].

En fait, la guerre a aussi fait évoluer sa réflexion sur le judaïsme depuis qu'il souhaite écrire un essai de philosophie religieuse. Il se montre alors peu sensible au catholicisme dans lequel il perçoit « un certain dédain de l'action et de la vie »

30. *L'Univers israélite*, 1er octobre 1915. Le bombardement s'est en fait produit lors de la cérémonie du nouvel an juif.
31. V.S, lettre du 12 juillet 1915.
32. V.S, lettre du 6 mars 1916.
33. V.S, lettre du 22 août 1917.
34. V.S, lettre du 12 avril 1917.

et préfère ainsi la « source de poésie » qui rattache le judaïsme à l'existence et offre à l'individu une morale équilibrée. Sur ce point, il rejoint la pensée de Jules Isaac qui considère que « l'efficacité des rites […] est une bonne hygiène morale » et que « si nous nous en tenons à la religion de la famille, […] pratiquons discrètement le culte des ancêtres, initions les enfants, observons les anniversaires, et que cette religion, si pleine de sens, ait ses jours de recueillement et de pénitence, comme des fêtes joyeuses »[35]. Victor Sebag aboutit aux mêmes conclusions lorsqu'il écrit à sa femme : « J'en suis venu à me demander si nous faisons bien de priver nos enfants de ce foyer de chaleur et de poésie »[36].

Alors Victor Sebag est-il libre penseur, agnostique ou tout simplement attaché au judaïsme par tradition familiale et par un réseau d'une parenté juive ? Ou bien est-ce le regard de l'autre, si nous acceptons la version sartrienne, qui définit sa propre condition ?

L'antisémitisme est bien présent dans les régiments et s'avère être le fait surtout de sous-officiers et officiers coloniaux. En juillet 1915, Victor Sebag reprend un sergent qui s'est permis de lui faire un reproche sur son paquetage en concluant : « Ils sont tous les mêmes ». Face à ces insinuations malveillantes, le zouave rétorque aussitôt : « Je suis aussi Français que vous et je fais mon devoir comme vous »[37]. Ce sentiment d'être Français comme ses concitoyens anime Victor Sebag tout au long de la guerre. Pour lui, sa mobilisation confirme sa naturalisation et sa participation à la guerre est donc logique, contrairement à Robert Hertz qui, s'il considère que son engagement est « l'aboutissement de toute ma vie », désire aussi procurer à son fils de « bonnes et vraies lettres de grande naturalisation[38] ». À la fin du mois, la tension est omniprésente et Sebag s'étonne de ne pas avoir de l'avancement malgré son attitude courageuse au combat. Il en conclut alors : « Il y a ici un antisémitisme qui m'empêche d'espérer quoi que ce soit »[39]. Il espère pourtant être promu sergent alors qu'il fait fonction de caporal et qu'il le devient en novembre 1915. Il attend en vain une longue permission pour rejoindre enfin sa famille, mais il n'obtient rien et les refus successifs ruinent davantage son moral. Il est vrai que, depuis la défaite des alliés aux Dardanelles et l'entrée en guerre de la Bulgarie en octobre auprès des puissances centrales, la situation a évolué sur ce front. La France vient au secours de la Serbie menacée par les Bulgares et Victor Sebag commence une nouvelle campagne militaire.

Pendant dix-sept mois, il attend une permission. Finalement, en janvier 1917, il peut gagner la Tunisie et y rester durant 33 jours. Les permissions accordées sont rares sur ce front et l'attente se transforme souvent en désespoir. Alors que Jules Isaac décide de se résigner même si « chaque nouveau départ est pour moi une vraie souffrance[40] », Victor Sebag estime : « Décidément, nous sommes des maudits. Dix-sept mois sans permission, alors que ceux qui sont sur le front de

35. *Jules Isaac. Un historien dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 131.
36. V.S, lettre du 13 juillet 1917.
37. V.S, lettre du 17 juillet 1915.
38. *Un ethnologue dans les tranchées…*, *op. cit.*, p. 98.
39. V.S, lettre du 30 juillet 1915.
40. *Jules Isaac. Un historien dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 223.

France ont obtenu jusqu'à trois permissions »[41]. Ce n'est qu'en mai 1917 qu'il obtient des informations sur les retards de son avancement, lui qui désire tant être sous-officier. Il se lie d'amitié avec le lieutenant et avocat Moro de Giafferi qui dirige à Salonique le bureau du Contentieux. Sebag lui fait part de sa rancœur et de ses désillusions car il a été refusé aussi bien pour suivre le peloton des élèves officiers de réserve que pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Pourtant, Victor Sebag s'est distingué durant les campagnes des Dardanelles et de Serbie. Étonné, Moro de Giafferi lui demande alors s'il est israélite[42]. L'avocat lui promet son soutien mais, hélas, il est envoyé sur le front en juillet. Le caporal Sebag est très déçu. Il continue cependant ses démarches. Son capitaine est favorable à sa promotion de sergent, mais il confirme les propos de Moro de Giafferi :

> Qu'est-ce que vous voulez ! Pour vous, j'ai fait l'impossible ! Il n'y a pas eu moyen ! Je me suis heurté à une opposition systématique de la part du commandant du bataillon : il a des préventions contre les israélites[43].

Toutefois, au mois de septembre, Victor Sebag obtient le grade de sergent, ce dont il s'enorgueillit ainsi que sa femme.

« On ne se confesse qu'à ceux que l'on aime »

La correspondance entretenue par les époux pendant plus de trois années, au rythme de quatre lettres par semaine, est essentielle pour comprendre les préoccupations et les attentes de l'un et de l'autre. Correspondance familiale par excellence, mais aussi amoureuse, elle ne fait pas grand cas de l'actualité qui bouleverse les événements militaires et diplomatiques. Aussi, évoque-t-elle très peu, en quelques lignes, la bataille de Verdun, la première révolution russe et l'entrée en guerre des États-Unis. Elle ne se concentre pas sur des sujets aussi divers que la vie et la mort ou la camaraderie au front et l'antisémitisme à l'arrière, qui sévit aussi en Tunisie[44] et se traduit par des pillages et des violences en août 1917. Bien évidemment, si les lettres sont tendres, elles sont aussi très pudiques, sans doute est-ce lié à la nature des époux. Les contrôles des services de la censure ont peut-être influencé aussi leurs écrits, car souvent les époux se plaignent de ne pas pouvoir écrire en toute liberté. Point d'allusions érotiques ou de désirs franchement dévoilés, ce qui n'est pas le cas dans certaines correspondances[45]. Une seule fois, malgré sa discrétion habituelle, Marietta se confie à Victor en prenant une attitude de jeune fille :

> Avant hier matin, mon chéri, quel sursaut ! Quel rappel soudain à la réalité ! Je dormais, je me voyais en rêve, caressée tendrement, quand, appréciant d'autant

41. V.S, lettre du 28 septembre 1916.
42. V.S, lettre du 7 mai 1917.
43. V.S, lettre du 13 août 1917.
44. Archives de l'Alliance israélite universelle (A.I.U), dossiers II.B et II.C (Tunisie, guerre 1914-1918), rapport Ouziel.
45. Notamment celle de Constant et Gabrielle M. Voir *Des tranchées à l'alcôve*, Paris, Imago, 2006.

> plus ce bonheur que depuis longtemps je m'en savais privée, je sursaute et malheureusement me rends compte que j'étais le jouet de mon rêve[46].

Bien sûr, avec la séparation, le couple communique davantage ses sentiments, mais, dans l'ensemble, la correspondance traite surtout des sujets pratiques de la vie (les vacances, les relations avec les proches et l'argent) et de l'éducation des enfants.

Comme toutes les femmes dont le mari est sur le front, Marietta Sebag vit ces mois de séparation dans l'angoisse. Tous les matins, elle s'empresse de lire dans la presse « le compte rendu des opérations sur le front serbo-bulgare », afin de deviner où se trouve « celui vers qui est toute ma pensée »[47]. Elle sensibilise ses enfants à l'évolution de la guerre sur le front oriental sans céder à la pression patriotique. Elle soutient de toutes ses forces la cause du pays mais elle veille à préserver ses garçons de la tragédie qu'elle subit, ce qui n'est pas le cas dans certaines familles israélites. Sylvain Halff, officier interprète d'origine alsacienne et père de trois enfants, leur envoie régulièrement des contes patriotiques et tient à ce que sa femme leur fasse voir les drapeaux et canons allemands exposés sur le champ de Mars[48]. Les informations étant rares et la censure conditionnant les esprits, Marietta a une vision partielle de la situation terrible qui se joue dans les Balkans. Il n'est pas étonnant alors qu'elle paraisse assez inconsciente lorsque son mari lui décrit la gravité des combats, à moins que ce soit pour lui cacher ses émotions. Lorsqu'il lui évoque la disparition de camarades au cours d'une offensive, elle se montre certes inquiète mais elle insiste sur le fait que, malgré les souffrances morales et physiques que les hommes endurent, ils ont « la satisfaction d'assister à des spectacles dont l'image sera éternellement gravée en votre mémoire »[49]. De quels spectacles ? Ceux où le combattant dépasse ses limites par la bravoure et consent au sacrifice, ou bien ceux où il s'engouffre dans la peur et de l'horreur ? Pourtant, elle souffre à l'idée de voir son mari disparaître, mais elle entend supporter l'épreuve « avec dignité » comme une « vraie femme française »[50].

Marietta Sebag a néanmoins des moments d'apaisement, même si son mari connaît les inquiétudes sur le front. Entre deux combats, de juillet à octobre 1915, il participe à des fouilles archéologiques sur le site d'Éléonte, depuis qu'une nécropole grecque a été découverte au cours d'un bombardement. Dirigée d'abord par le sergent et père dominicain Édouard Dhorme, puis par l'adjudant Joseph Chamonard, une équipe composée de quatre hommes s'occupe du déblaiement et de l'inventaire des pièces exhumées. Les recherches se font dans des conditions pénibles, à la fois « sous le feu même de l'ennemi » et dans la discrétion « pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi »[51]. Le zouave Sebag compare son activité à celle

46. V.S, lettre de sa femme du 19 novembre 1915.
47. V.S, lettre de sa femme du 12 novembre 1915.
48. A.I.U, fonds Sylvain Halff, boîte AP.21.
49. V.S, lettre de sa femme du 18 août 1915.
50. V.S, lettre de sa femme du 11 juin 1915.
51. Consulter « Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Éléonte de Thrace (juillet - décembre 1915) », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 39, année 1915, p. 135-240 et les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 60e année, n° 1, 1916, p. 41-42.

des savants français lors de la campagne égyptienne de Bonaparte. Il en tire une grande satisfaction, lorsque « nous tirons du fond de quelque sarcophage quelque vase, coupe ou amphore »[52]. Marietta est fière de lui et l'encourage à poursuivre cette activité d'autant plus qu'il n'a pas d'occupations intellectuelles et guère d'amis : « Voilà des nouvelles connaissances qui vont compléter le cadre déjà admirable de ta science ». Hélas, avec le repli des troupes françaises vers Salonique, les fouilles cessent au début de l'automne. Heureusement, après la campagne de Serbie, Victor Sebag trouve une nouvelle fonction. Entre deux gardes, il a été choisi par ses supérieurs pour tenir le rôle de greffier dans les cours martiales. Mais ses compétences d'avocat étant connues, il devient ensuite le défenseur de certains accusés, notamment à partir de l'automne 1917. Tantôt commis d'office, tantôt choisi par le client, il défend ardemment les accusés (parfois des déserteurs mais davantage des insoumis et des profiteurs de guerre), même si sa plaidoirie n'aboutit pas toujours à une solution heureuse. Il est convaincu de faire œuvre utile car les causes qu'il soutient « constituent une véritable page de l'histoire de la guerre, page d'un intérêt palpitant »[53]. Cette occupation présente des avantages pécuniaires pour le couple car les clients règlent directement les honoraires à l'avocat. Aussi, la situation financière de la famille Sebag s'améliore-t-elle, car Marietta, qui continue à gérer le foyer, est angoissée financièrement. Mais ce qui lui importe le plus, c'est que son mari ne soit pas exposé au danger.

Pour le divertir, elle l'informe de la vie à Tunis, des parents et des amis. Comme en France, l'arrière s'adapte à la guerre et, malgré les épreuves, la population civile profite des loisirs confirmant la réflexion de Robert Hertz :

> On croyait qu'elle (la guerre) serait rapide, elle menace de s'éterniser – on croyait qu'elle s'accompagnerait d'une interruption totale de la vie économique et générale du pays, et en somme le pays vit, tant bien que mal, presque comme devant[54].

En effet, selon Marietta, Tunis est agréable. Elle est en pleine évolution économique et connaît une grande animation : « Si tu voyais, mon chéri, quel bel aspect vous offre la ville, un monde fou qui circule sur les grandes avenues, des gradés, des soldats, les cafés sont bondés ! »[55]. Plusieurs fois dans ses lettres, elle mentionne la modernisation de la ville et les impacts produits sur la population. Tunis connaît une période prospère, ce qui est loin d'étonner son mari. Mais il s'interroge sur les différences de mentalités entre le front et l'arrière. Victor Sebag comprend davantage la vie menée par les civils lorsqu'ils ne sont pas endeuillés. Ils vivent au même rythme qu'avant et, peut-être, avec plus de frénésie. Pour lui, deux univers très différents mais complémentaires coexistent :

> Alors que certaines personnes supportent tout le poids de la guerre puisqu'elles sont frappées dans leurs personnes et dans leurs biens ; il en est d'autres qui s'installent dans la guerre, l'exploitent et en tirent tous les avantages possibles[56].

52. V.S, lettre du 12 juillet 1915.
53. V.S, lettre du 27 décembre 1917.
54. *Un ethnologue dans les tranchées…*, *op. cit.*, p. 138.
55. V.S, lettre de sa femme du 23 juillet 1915.
56. V.S, lettre du 2 mars 1918.

Loin des siens, toujours exposé au danger, il puise le réconfort dans les lettres de tendresse que lui envoie sa femme, ce qui lui permet de s'épancher et de dévoiler un peu plus, chaque jour, l'amour qu'il lui porte.

Par l'envoi des lettres et des photographies, l'univers affectif peut survivre dans la tourmente. En ces moments douloureux, chacun apporte un témoignage sur son amour. L'heure est à la vérité et au bilan après une vie commune de dix années. Marietta est la première à déclarer son affection, sans doute parce qu'elle continue à vivre dans le même lieu où demeurent les souvenirs et qu'elle doit assumer son rôle d'épouse, de femme et de mère. Elle ressent l'absence et revoit « les heures bénies que nous avons vécues ensemble, en tête à tête où nous caressions de beaux rêves d'avenir »[57]. Avec la guerre, les projets et les promesses ont disparu. L'avenir est désormais en suspens. Après les premiers combats, une fois l'épreuve passée, Victor prend conscience de la tendresse qui l'unit à sa femme : « Je suis heureux de te dire et te répéter que je te dois le bonheur »[58]. Souvent, après avoir échappé au danger et à la mort, les combattants livrent plus facilement leurs sentiments à leur femme. Tel est aussi le cas pour Sylvain Halff : « […] tu as toujours été pour moi : une douce compagne, au cœur débordant de bonté, une femme aimante ; tu as été l'accomplissement de mon rêve »[59].

La séparation entraîne nécessairement de nouvelles habitudes. Si Victor Sebag s'est adapté au mode de vie militaire et en tire de la fierté, sa femme constate aussi que l'épreuve l'a transformée : « Mon chéri, je t'avoue que je me trouve bien changée ». Alors que son mari regrette de ne plus retrouver en lui le « gentleman élégant de 1914 », Marietta se sent vieillir, envahie par les préoccupations : « Je trouve que j'ai énormément blanchi ; si vraiment les soucis font blanchir, tu penses bien que c'est le moment »[60]. L'aspect physique est source d'inquiétude pour les couples. Puisqu'ils ne peuvent plus se voir, la photographie remplace l'absence. Souvent, Victor réclame des photographies de ses enfants – qu'il ne voit pas grandir – et de sa femme qu'il désire vraisemblablement. Il en est de même pour Marietta qui, imaginant son mari en train de sauter par dessus les tranchées et de braver l'ennemi, lui demande sans cesse des images. La photographie est alors un moyen de rassurer et de satisfaire celui ou celle qui la découvre. Elle est à la fois présent et mémoire. Elle est le Temps et traduit la vie. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle soit aussi populaire pendant la Grande Guerre ; elle « va illustrer le caractère de masse de ce conflit »[61].

Mais la longueur de la guerre et la rareté des permissions rongent le couple. La séparation qui perdure entraîne une lassitude. Marietta Sebag se montre plus agressive par rapport à Victor. Elle lui reproche souvent de ne pas pouvoir venir à Tunis, d'avoir des « distractions » sur le front et de moins lui écrire. En fait, il n'a eu que deux permissions de quarante-huit heures et en a profité pour visiter

57. V.S, lettre de sa femme du 10 juin 1915.
58. V.S, lettre du 22 juillet 1915.
59. A.I.U, fonds Sylvain Halff, boîte AP.21, lettre du 1er novembre 1914.
60. V.S, lettre de sa femme du 23 juillet 1916.
61. Thérèse Blondet-Bisch, « Vues de France », *Voir, ne pas voir la guerre : histoire des représentations photographiques de la guerre*, Paris, Somogy et BDIC, 2001, p. 59.

Salonique, s'installer dans les cafés et trouver des livres dans des bibliothèques. Il réagit aussitôt contre les critiques teintées de jalousie de sa femme : « Je constate que tu es moins patiente, moins résignée que par le passé. Comme moi maintenant, tu ne supportes plus l'éloignement. Tout a une limite »[62]. Il essaie de la sécuriser comme il l'avait déjà fait deux mois auparavant : « Mes lettres sont de longues confessions et on ne se confesse qu'à ceux que l'on aime »[63]. Mais elle persiste à croire qu'il est moins affectueux. Il lui écrit davantage. Un temps, Marietta semble rassurée et satisfaite d'autant plus qu'en janvier 1917 il réussit à avoir une longue permission pour se rendre à Tunis. Mais le retour sur le front est cruellement ressenti. Tandis que Victor est en proie à la mélancolie pendant plusieurs jours : « Au fur et à mesure que votre vision s'estompait, je sentais mon cœur se briser et des larmes brûlantes monter à mes yeux. C'est que, ma chérie adorée, j'ai peut-être souffert davantage cette fois-ci de la séparation que la première fois[64]. », Marietta se plaint encore. Il fait alors appel à son sens patriotique, tout en lui précisant leur sacrifice mutuel : « N'es-tu pas fière de savoir que tu as vibré à l'unisson de millions d'autres êtres ? N'es-tu pas fière de pouvoir te dire que dans cette crise épouvantable qui traverse l'humanité, tu as eu toi aussi ta part de douleurs, de souffrances et de misères ? »[65]. Parfois, pour mieux la stimuler, Victor prend des accents d'avocat et l'encourage à ne pas croire en une paix prochaine. Pour les enfants et la sérénité du couple, il faut « durer non seulement économiquement mais aussi moralement » et être convaincu de vivre pleinement une grande époque historique. Certes, Marietta n'est pas forcément réceptive à de tels propos, mais son mari continue à la soutenir de toutes ses forces jusqu'à la fin du conflit.

Le 15 septembre 1918, les huit divisions françaises passent à l'offensive avec les Serbes et les Britanniques sur le front bulgare. Le 30 septembre, le roi Ferdinand de Bulgarie accepte l'armistice. Victor Sebag participe encore aux combats puis remonte la vallée du Vardar avec les troupes. Il assiste alors à la déroute bulgare : « Il faut voir en effet ces immenses parcs à munitions, ces approvisionnements, ces armes, ces équipements pour se faire une idée de la précipitation avec laquelle les Bulgares avaient lâché prise »[66]. Un mois plus tard, les Empires centraux acceptent les conditions du président des États-Unis Wilson. Désormais, pour Victor Sebag « ça sent la fin ». Il s'attend à quitter bientôt le front, non sans un excès d'amertume comme il l'exprimait déjà en mai 1917 : « Que de camarades, sergents et caporaux, que j'avais laissés plein de force et de vie et qui maintenant dorment leur dernier sommeil sur cette terre maudite de Macédoine »[67]. Pour Marietta, c'est bien sûr le soulagement et la joie. Elle retrouve son mari sain et sauf. La paix va enfin revenir au foyer. Elle est d'autant plus fière que Victor a été de toutes les campagnes d'Orient. Désormais, pour elle, les craintes sont vite oubliées : « Le présent est beau, vraiment beau. Il nous dédommage largement de ce douloureux

62. V.S, lettre du 10 août 1916.
63. V.S, lettre du 10 juin 1916.
64. V.S, lettre du 1er mars 1917.
65. V.S, lettre du 24 avril 1917.
66. V.S, lettre du 4 octobre 1918.
67. V.S, lettre du 17 mai 1917.

passé ; je ne sais pas combien de fois depuis ce matin j'ai remercié le Ciel de pouvoir goûter sans contrainte tout le bonheur »[68].

Victor Sebag est démobilisé au cours du mois de novembre, laissant dans les Balkans plus de 21 000 morts et disparus français, citoyens, engagés volontaires et indigènes[69]. Il lui faut alors se réadapter à la vie civile et familiale et panser les traumatismes de la guerre. Cela lui est facilité par l'affection indéfectible que lui porte sa femme et l'intérêt qu'il a pour sa profession. Le couple est serein face à l'avenir. D'ailleurs, la phratrie s'agrandit avec la naissance de Paul, en septembre 1919, qui deviendra l'un des historiens de la Tunisie. Son cabinet d'avocat prospère et tout en restant au barreau de Tunis, il fixe sa résidence à Carthage en 1926, ayant trouvé une magnifique villa avec quelques antiquités romaines. Serait-ce l'expérience des fouilles d'Éléonte qui aurait provoqué son goût prononcé pour le passé ? Par la suite, il devient avocat-défenseur. En l'absence de notaires et d'agréés, de rares membres du barreau bénéficient du monopole dans l'exercice du droit. Réussite professionnelle et bonheur conjugal font de lui un homme comblé jusqu'à l'avènement de Vichy. La législation antisémite est aussi appliquée en Tunisie, certes de façon moins violente qu'en métropole et en Algérie[70]. En vertu de son titre d'ancien combattant, il est maintenu dans sa fonction, ce qui n'empêche pas les Allemands de réquisitionner sa villa. De novembre 1942 à mai 1943, les Juifs tunisiens vont alors vivre « six mois sous la botte » selon l'expression de Paul Ghez[71]. Une nouvelle expérience, plus humiliante et plus difficile que celle de la Grande Guerre, débute pour Victor Sebag…

68. V.S, lettre de sa femme du 1er novembre 1918.
69. Jacques Frémeaux, *Les colonies dans la Grande Guerre…*, *op. cit.*, p. 203.
70. Claude Nataf, « L'exclusion des avocats juifs en Tunisie pendant la seconde guerre mondiale », *Archives Juives*, n° 41/1, 1er semestre 2008, p. 90-107.
71. Paul Ghez, *Six mois sous la botte*, Paris, Le Manuscrit, 2009.